

MARIE-JOSÉ JOLIVET

**Loisirs et vie relationnelle dans la société créole de Cayenne
(Guyane française) ***

Leisure and relationships in Cayenne creole society (French Guiana)

Mots-clés : Modes de vie. Quotidienneté. Vie familiale. Vie relationnelle.
Loisirs. Médias. Fêtes. Carnaval. Danse. Sport. Société créole.
Cayenne (Guyane française)

*Key words : Ways of life. Daily living. Family life. Social relationships.
Leisure. Media. Festivals. Carnival. Dancing. Sports. Creole society.
Cayenne (French Guiana)*

Extrait de Marie-José Jolivet, *La question créole, Essai de sociologie sur la Guyane française*, Editions de l'ORSTOM, collection *Mémoires*, n° 96, Paris, 1982, pp. 343-358

* Titre de la Rédaction

Le thème du mode de vie pourrait offrir matière à d'amples descriptions ethnographiques où certains événements « typiques », comme le carnaval ou les principales manifestations folkloriques, figureraient en première place. Tel n'est pas ici notre but. C'est d'abord d'une quotidienneté sans éclat que nous voulons rendre compte, une quotidienneté qui d'ailleurs donne son véritable sens aux précédents événements, une quotidienneté difficile à décrire, mais dont les grandes composantes doivent être dégagées pour qui veut tenter une approche globale de la réalité cayennaise.

Nous avons déjà vu certains éléments de cette quotidienneté en étudiant les problèmes de la vie professionnelle. Il s'agit maintenant de définir le contexte dans lequel s'inscrit cette vie professionnelle. La caractéristique première en est que, d'une manière générale, la famille représente le centre principal des relations. On sait qu'en Guyane, la famille étendue reste minoritaire. C'est donc dans le cadre de la famille restreinte que s'exerce essentiellement la vie familiale dont nous voulons ici parler, une famille restreinte qui toutefois, rappelons-le, outre la forme classique fondée sur le couple, peut aussi prendre une forme matrifocale. Mais cette question ne saurait être traitée sans distinguer entre les hommes et les femmes, car à cet égard, la position des uns et des autres diffère sensiblement.

C'est à une écrasante majorité (86 % des cas) que la vie relationnelle des femmes est centrée sur la famille. Le problème des enfants joue évidemment un rôle déterminant dans ce phénomène. Quand la famille est nombreuse, quand il y a des enfants en bas âge, les femmes sont accaparées par le travail à la maison. Pour celles qui travaillent en plus à l'extérieur, cela se traduit par l'impossibilité d'avoir des loisirs : c'est la double journée de travail dont on a donné des exemples plus haut. Quant à celles qui peuvent ménager quelques moments de loisirs dans leur emploi du temps, c'est le plus souvent pour les concevoir en termes de loisirs familiaux :

M. est une jeune femme de 22 ans, mère de trois jeunes enfants. Elle vit avec le père de ses enfants, et travaille à temps partiel, comme surveillante de cantine scolaire. Elle nous dit :

Le matin je me lève tôt pour laver le linge. Après, faut que je m'occupe des enfants, les laver, les faire manger. Quand c'est fini, je vais au marché, à pied, et quand je retourne, c'est pour repartir à l'école. (...)

Le jeudi, c'est le jour du repassage. Le samedi, je fais le ménage à fond. Ici, il n'y a pas d'endroit où les enfants peuvent jouer, alors, ils salissent beaucoup dans la maison. (...)

Souvent le samedi, dans la soirée, on va se promener aux Palmistes ⁽¹⁾. C'est toute la famille. On y va pour les enfants : on mange du sorbet, on leur achète des sucreries. (...)

Une fois par an, on va à Saint-Laurent en auto : la maman de mon mari est là-bas, alors, on peut amener les enfants. (...)

Avant, j'aimais bien aller au bal. Maintenant, je ne peux plus, avec les enfants : faut attendre qu'ils soient grands. (...)

Le fait d'avoir à élever des enfants, d'avoir à s'occuper de la maison, n'est cependant pas l'unique cause du complet repli de bon nombre de femmes sur la seule vie familiale. Car là est le point important à noter : pour plus de la moitié des femmes, c'est bien d'un complet repli qu'il s'agit. Certaines expliquent ce repli par le manque de temps : elles ont trop de travail pour avoir le temps de voir des amis. Mais d'autres ont à ce propos des idées plus précises. Citons quelques phrases entendues ici et là :

« Je n'ai pas d'amis, parce qu'avoir des amis, c'est chercher les ennuis : les amis en Guyane ne sont pas sincères (...) » dit une femme de 43 ans, qui travaille comme cuisinière et élève, seule, 4 enfants encore à charge.

« Je suis tout le temps chez moi, avec les poules et les chiens. (...) »

Les amis c'est pas bon : ça fait des histoires (...) » dit une autre femme du même âge, qui vit avec son mari et un grand fils.

« Je ne vais jamais nulle part : je reste chez moi, à lire des romans-photos, ou à écouter des chansons (...) Même le samedi soir, je ne sors pas (...) Y a que le dimanche après-midi, des fois, je vais chez des amis : on blague, on va se promener. Mais rarement : c'est préférable de rester à la maison, avec les amis y a toujours des histoires (...) » dit encore une jeune fille de 19 ans qui vit chez ses parents et travaille le matin comme femme de ménage.

On retrouve ici ce même individualisme du mode de vie que nous avons signalé en étudiant la commune rurale. Si toutes les femmes ne dénoncent pas le fait d'avoir des amis comme une source d' « histoires », des formules telles que « je reste chez moi », « je vis de mon côté », « je suis très personnelle », reviennent très souvent dans les discours. Même les simples relations de voisinage sont rares : 2 à 3 % des femmes déclarent fréquenter leurs voisins. Pour les autres, on s'en tient au mieux à la stricte politesse : « on dit bonjour et c'est tout », quand on ne prend pas soin de les éviter, telle cette jeune femme qui habite une H.L.M. et dit :

« Je n'aime pas mes voisins. J'essaie de ne pas les rencontrer. Avec eux il y a toujours des histoires. Vaudrait mieux ne pas en avoir ! (...) »

Par ailleurs, si pour certaines femmes (environ 15 % des cas) la vie familiale s'accompagne de la fréquentation de quelques amis, c'est toujours dans des limites très restreintes : on voit des amis, mais « pas souvent », ou « un peu seulement », s'empressent d'ajouter les intéressées. Parmi les 145 femmes touchées par l'enquête, nous n'en avons rencontré que deux, toutes deux célibataires et sans enfant, pour mettre l'accent sur les relations avec les amis, les camarades de travail. Les jeunes en cours d'études elles-mêmes restent relative-

(1) C'est la place principale de Cayenne : vaste et plantée de palmiers, elle est le lieu de promenade favori des Guyanais.

ment centrées sur la vie familiale : on s'entend bien avec les camarades de classe, mais on ne les voit guère en dehors de l'école. L'une d'elles déclare :

« A la maison, on est nombreux. Quand toute la famille est réunie, on n'a pas besoin d'avoir d'autres invités. (...) »

Ainsi, dans la majorité des cas, la cellule familiale est au centre de la vie des femmes, et ce, quel que soit leur âge, quelle que soit leur position sociale — ces deux facteurs introduisent cependant bien évidemment, nous le verrons plus loin, des différences importantes à un autre niveau du mode de vie —. Mais qu'en est-il de la minorité restante ? Elle est en partie formée de femmes qui vivent seules, qui n'ont pas ou plus de famille — si ce n'est parfois des enfants dont les visites sont très rares —, qui n'ont pas davantage d'amis, des femmes le plus souvent âgées et à la retraite, qui passent le plus clair de leur temps à la maison, dans une solitude que meuble la radio et que, seule, vient rompre pour certaines l'assistance quotidienne à la messe. Celles qui sont plus jeunes présentent ce repli comme un choix. Une jeune femme de 26 ans nous a dit :

« Je n'ai pas d'amis. Je préfère vivre dans la solitude ».

Quant à l'autre partie, hormis les deux exceptions citées plus haut et auxquelles on peut encore ajouter deux cas, celui d'une jeune femme, mariée et mère de 6 enfants, mais qui trouve le temps d'être un membre très actif d'un groupe folklorique avec lequel elle « répète » tous les samedis soirs et part en tournée une fois l'an, et celui d'une responsable syndicale, également mère de famille, qui bien sûr est de toutes les réunions, mais qui toutefois précise que celles-ci « ne sont pas très pesantes », hormis ces quatre exceptions donc, il s'agit de femmes qui ont une activité religieuse assez intense en tant que membres d'une secte ou d'une confrérie (Témoins de Jehovah, Légion de Marie, Confrérie du Sacré-Cœur), ou encore de commerçantes qui, par leur métier, sont amenées à avoir des contacts nombreux et réguliers.

Pour les hommes, l'ouverture sur l'extérieur joue un rôle nettement plus important que pour les femmes. Il faut tout d'abord citer le cas des hommes qui vivent seuls, cette position étant beaucoup plus fréquente chez les hommes que chez les femmes. Parmi eux, on trouve des gens, généralement âgés, qui vivent repliés sur eux-mêmes, mais aussi des hommes plus jeunes, qui ont souvent des enfants laissés à la garde de leur mère, et qui, loin de se replier ont au contraire une vie sociale assez intense :

C. est actuellement au chômage. Pour vivre, il fait des « jobs ». Il a 35 ans. Il a une fille de 13 ans, mais qui vit ailleurs, « sur le compte de sa mère ». Il nous dit :
« Souvent, le dimanche, avec les amis, on va passer une journée à la plage : on y va pour pêcher, mais on s'amuse aussi. (...)
Le cinéma, le bal, ça ne m'intéresse pas tellement. Ce que j'aime c'est sortir avec mes amis, jouer aux dominos avec eux, discuter, aller manger le blaff, prendre le pot. (...) »

Toutefois, le fait d'avoir une vie sociale assez intense n'est pas l'apanage des plus jeunes, ni même de ceux qui n'ont aucun contexte familial :

T. est commerçant. Il a 57 ans. Il vit dans une « maison familiale » où chacun de ses grands enfants a son propre appartement. Il

prend ses repas seul chez lui, ou au restaurant. Souvent, il passe le dimanche en famille, au moins quand il fait beau : tout le monde va à la plage. Mais le soir, il a ses amis :

« Je vais me promener en ville, surtout aux Amandiers ⁽¹⁾ où je rencontre des amis. On discute tout en regardant jouer à la pétanque. On est plusieurs de mon âge, et aussi des plus jeunes, qui se rassemblent là presque tous les jours. Chacun fait son petit commentaire (...)

Un peu plus tard, je vais au cinéma. En principe, j'y suis tous les soirs sauf quand il y a un match de foot en nocturne : j'adore le foot, je n'en rate pas un (...)

Je ne me couche pas avant une heure du matin. Après le cinéma, je vais du côté du Chicago ⁽²⁾. J'y rencontre d'autres amis, on discute (...)

Nous avons rencontré enfin des hommes qui vivent avec femme et enfants, mais passent l'essentiel de leur temps à l'extérieur. L'un d'eux qui travaillent le matin de 6 à 14 heures (c'est un horaire très fréquent), et consacre ses après-midi à aller à la pêche avec ses cousins, et ses soirées à jouer à la belote ou aux dominos avec ses amis, explique :

« Je sors tous les soirs. Je ne me couche pas souvent avant minuit. Je suis un peu fatigué, mais je n'aime pas rester chez moi. (...) »

S'il ne faut pas exagérer son importance dans la mesure où il ne définit pas la majorité, ce phénomène de vie axée sur les relations extérieures doit être signalé comme spécifiquement masculin. On le retrouve chez bon nombre de jeunes vivant encore chez leurs parents. L'un d'eux qui a 17 ans et poursuit des études secondaires, nous dit :

« On est un groupe de copains. On est 7, toujours les mêmes. On se promène, on va à la plage le jeudi et le dimanche. Le plus souvent on organise des boums ou des méchouis. Les boums, c'est chez le copain qu'à la plus grande salle. Les méchouis, on les fait sur la plage. On cotise, et on distribue des cartes d'invitation (...)

On organise aussi des sorties, à Kourou, à Sinnamary. On y va en car. La-bas, on s'amuse bien ! (...)

On va souvent au cinéma. Quand il y a des filles, on y va à 18 h à cause de leurs parents. Les garçons restent plus tard. Les filles, elles doivent rentrer. A moins qu'il y ait une grande sœur : alors, elles peuvent rester jusqu'à minuit (...)

On notera dans cet exemple le phénomène de « bande ». Inexistant chez les filles qui au plus peuvent s'adjoindre à une bande de garçons pour telle occasion bien déterminée (la « boum », le cinéma), ce phénomène est assez fréquent chez les garçons. Bien que limitée à ce niveau, l'enquête nous a permis de repérer l'existence de plusieurs de ces bandes, certaines mettant l'accent sur les fêtes et les sorties, d'autres sur les jeux sportifs. Mais pour être fréquent, le phénomène n'est pas généralisé : il y a également des garçons dont la vie tourne surtout autour de l'axe familial.

Et là est finalement le fait le plus important à relever : pour les hommes aussi, dans près de deux tiers des cas, la famille reste le centre principal des

(1) Autre place assez fréquentée de Cayenne.

(2) C'est un bar du quartier de la Crique : il est assez mouvementé et reste ouvert très tard dans la nuit.

relations. Il est vrai que pour eux, il s'agit moins souvent d'un véritable repli sur la vie familiale : on vit en famille, mais on voit des amis et on peut avoir des activités extérieures.

D. à 52 ans. Il est agent de maîtrise dans la fonction publique. Il est marié et père de 4 enfants dont 3 vont au lycée. Il nous dit : « Je mange toujours en famille : tout le monde ensemble (...) Le soir vers les 6 heures, je sors faire un petit tour. Je vais voir les copains : j'ai plusieurs copains. On joue à la belote aussi, mais ça, c'est plutôt en famille : on est 4, mon beau-frère et ma belle-sœur, ma femme et moi. Autrement, je sors seul (...) Je suis catholique et très pratiquant. Je fais partie de la Légion de Marie. C'est pour essayer de faire baptiser et marier les gens à l'église (...) On a réunion deux fois par mois, pour discuter du programme et faire le raccord de ce qu'on fait les uns et les autres (...) Avant je faisais du football. Maintenant, je suis supporter. Nous avons notre équipe, là où je travaille. C'est une association sportive, culturelle et d'entraide : je suis membre actif. Là, il y a réunion tous les deux ou trois mois. On fait autre chose que le sport : par exemple, l'arbre de Noël. Noël, c'est la fête la plus importante pour moi. On fait ça en famille. On se distribue des cadeaux, mais de temps en temps seulement : ça dépend du budget. (...) J'écoute beaucoup la radio. Je la mets dès qu'elle marche. Le dimanche, on la prend toute la journée : on reste à la maison ma femme et moi. A moins que j'aie un copain qui passe : alors, je vais faire une tournée (...) »

Ici, l'ouverture sur l'extérieur, tout en laissant sa place à la vie familiale, est relativement importante. Dans d'autres cas, elle est plus modérée : on ira jouer assez régulièrement aux dominos ou aux cartes avec quelques amis, ou bien on sera membre plus ou moins actif d'une association sportive. Pour d'autres enfin, et ils représentent tout de même 30 % des cas, c'est le repli qui domine.

Quand nous parlons de repli sur la vie familiale à propos des hommes, il ne s'agit cependant qu'exceptionnellement d'une complète fermeture. A ce niveau, joue évidemment le problème du non-partage des tâches ménagères. Si nous avons rencontré un homme pour nous dire :

« Les sorties, c'est pour les autres. Moi, en dehors du travail, je suis tout le temps à la maison pour aider ma femme. On a 9 enfants : c'est quelque chose ! (...) »,

d'une manière générale, c'est aux seules femmes qu'incombe le travail relatif aux enfants et à la maison, même si c'est au prix d'une double journée de travail. Sans doute, dans le cadre du repli dont il est question, les pères s'occuperont-ils un peu de leurs enfants : tel instituteur veillera à leur éducation intellectuelle ; d'autres les garderont, les emmèneront en promenade ou joueront avec eux. Mais nul ou presque n'aboutira à la totale indisponibilité à laquelle sont réduites certaines mères. On sait toutefois que pour les femmes, cette indisponibilité n'est pas le seul facteur de fermeture : intervient aussi souvent pour elles l'idée que les amis sont des fauteurs d'« histoires ». Or, on constate que cette idée est beaucoup plus rares dans les discours des hommes. Nous ne saurions ici chercher à faire l'analyse en profondeur de cette différence : une telle analyse déborderait très largement notre propos. Ce que nous voulons simplement montrer, c'est

que pour les hommes, le repli sur la vie familiale sans exclusion a priori de toute relation extérieure, est l'expression d'une sorte de choix dont le contenu est révélateur. Ce contenu, quel est-il ? Deux exemples éclaireront la réponse :

R. a 45 ans. Il est employé de banque. Il est marié, mais le couple n'a pas d'enfant. Sa femme est propriétaire de la maison moderne qu'ils habitent et qui a été construite par une entreprise avec un prêt de la SATEC. Elle travaille aussi à temps plein, comme employée dans l'Administration où elle gagne un peu plus que son mari, mais c'est elle qui s'occupe de la maison. R. nous dit :
« Mon travail est en deux séances : matin et après-midi. Entre les deux, j'ai juste le temps de manger et de prendre une douche (...) Le soir, vers six heures, enfin dès que ça commence, je m'installe devant la télévision. Ma femme, avec son travail, elle n'a pas envie de sortir, et moi, je n'aime pas sortir seul.
Le samedi je suis libre : je le passe à faire du bricolage dans la maison. (...)
Le dimanche, on va à la messe avec ma femme, et après, on prend la voiture pour faire une virée. On va assez loin : Kourou, Sinnamary et même Iracoubo. (...) »

On voit qu'ici le repli est lié au choix des loisirs nés de la consommation moderne : télévision, automobile. Ce cas est sans doute l'un des plus typés — et c'est pour cela que nous l'avons exposé —, mais il met sur la voie d'un certain mode de réalisation de l'idéologie du progrès, dont nous aurons à reparler. Avec le second exemple, c'est un autre aspect de cette même question que nous allons voir apparaître :

B. a 43 ans. Il est aide-comptable. Il est marié et père de 4 enfants de moins de 10 ans. Sa femme ne travaille pas à l'extérieur. Pendant longtemps, B. a consacré ses loisirs à monter une maison d'habitation qu'il a dotée du confort moderne, et où il vit désormais avec sa famille. Depuis, il s'est trouvé une autre occupation : « J'ai un verger à Matoury. Tout mon temps de libre, je le passe là-bas. Je plante des agrumes. Sur 8 ha que j'ai en tout, il y a déjà 3 ha 1/2 de plantés. Mes arbres ont à peu près deux ans maintenant. Il y en a environ 600 : ça fait beaucoup de travail ! J'y vais tous les après-midi, sauf les deux où je travaille. En plus, je suis en train de construire une petite maison là-bas (...)
Quand je ne m'occupe pas de mon verger, c'est la famille : je ne sors pas. (...) Il y a que la chasse, j'y vais parfois, du côté de Sinnamary : c'est là que je vais chercher de l'engrais naturel pour mes arbres, chez des amis. Autrement, ça peut arriver que le samedi soir, il y a des amis qui viennent à la maison : nous jouons à la belote. Mais pas souvent. (...)
Vous voyez, comme ça, je suis content de ma vie. J'ai mon verger, ma famille va bien, nous nous entendons bien : on ne peut pas demander mieux ! (...) »

Dans cet exemple, le repli sur la vie familiale peut sembler moins évident puisque cet homme a une activité extérieure très absorbante. Mais cette activité correspond au choix d'un certain itinéraire de promotion qui, par-delà l'individu touche la cellule familiale qui en est à la fois le point de départ et le point d'aboutissement. Un autre homme qui consacre également ses loisirs à un verger, nous dit :

« Je le fais pour les enfants. Comme ça, ils pourront dire : Papa nous a laissé quelque chose (...) »

Choix d'un certain type de consommation qui accentue le repli sur la famille conjugale ou nucléaire et lui fournit sa raison d'être, ou choix d'un certain type d'investissement qui se cristallise autour de la notion de famille et par là même l'étaye, tels sont les deux principaux sens que peut prendre le repli des hommes sur la vie familiale, deux sens qui, précisons-le, ne s'opposent pas, car le second choix n'est souvent qu'un moyen d'accès au premier.

Nous disons le repli des hommes, parce que ce sont les attitudes et les discours masculins qui révèlent le contenu du phénomène, mais c'est évidemment du repli de la famille sur elle-même qu'il s'agit : les femmes accaparées par le travail ménager ou accablées sous le poids de la double journée de travail, celles qui, de gré ou de force, ne conçoivent les loisirs qu'en termes familiaux, en sont les co-auteurs et participent à la manière qui leur est dévolue à la même démarche. Elles peuvent aussi en être les agents principaux. Là est d'ailleurs la tendance la plus fréquente. Le fait apparaît moins à travers leurs discours qui mettent en relief les contraintes matérielles — dont la réalité est indéniable —, mais derrière le rejet des relations sociales se profile souvent un modèle où la « maison », son équipement, la télévision, ont un rôle central.

Au fil des cas que nous avons présentés, nous avons pu voir apparaître différents types de loisirs. Nous avons surtout insisté sur ceux qui mettaient en cause la vie relationnelle, en tant que fruit de l'initiative des intéressés. Il y a tous les autres, ceux qui sont préparés pour les gens, qui leur sont offerts comme des produits de consommation ou qui sollicitent leur participation selon des modalités réglées à l'avance. La constitution de la cellule familiale, en tant que lieu principal et parfois unique des relations extra-professionnelles, s'inscrit dans un contexte organisé où la radio, la télévision, le cinéma, les matchs sportifs, et d'une certaine façon aussi les événements annuels que sont le carnaval et la grande fête de Cayenne, ont leur rôle à jouer.

Une étude détaillée de cette question mériterait d'être faite, mais nous devons nous contenter d'en souligner l'importance en relevant brièvement les éléments les plus caractéristiques. Département français, la Guyane est dotée d'une radio et d'une télévision françaises, soumises au même monopole d'État. À cet égard, il faut tout d'abord signaler l'étroit contrôle exercé par la préfecture sur tout ce qui a trait à l'information : nous en verrons les conséquences en abordant plus loin le problème des attitudes devant la vie politique du pays. Limitons-nous pour l'instant à l'aspect « culturel » de la question. La radio occupe sans doute une place un peu à part. Elle est surtout écoutée pour les chansons qu'elle déverse, en particulier le dimanche où elle émet toute la journée, chansons parmi lesquelles, outre celles en vogue en métropole, les biguines créoles sont assez bien représentées. La biguine est un rythme de danse dont la musique est généralement accompagnée de paroles en créole. C'est donc à la fois une danse et un mode d'expression populaires. Certaines de ces biguines sont humoristiques, voire nettement satiriques. Ne nous y trompons pas : ces biguines-là ne s'entendent guère. Quant au genre le plus courant, il relève d'un contenu joyeux et bon enfant, et par là-même véhicule une imagerie qui a sa place dans le système départemental : c'est la caution créole sans risque. Pour la télévision, il y a moins d'ambiguïté : sur une chaîne unique qui fonctionne 4 ou 5 heures par soirée (en 1972), sont programmées des émissions qui viennent de métropole et font l'objet d'une sélection spéciale pour les DOM entre lesquels elles circulent. Ces émissions peuvent être de bonne qualité, dans leurs genres respectifs, mais

ces genres sont trop souvent les plus commerciaux : variétés, feuilletons, séries policières... Si l'on ajoute que les films programmés dans les salles de cinéma cayennaises sont à une écrasante majorité constitués de policiers et de westerns de dernière catégorie, on aura un aperçu significatif de l'environnement « culturel » dont la départementalisation fait bénéficier les Guyanais.

Mention spéciale doit être faite du sport. Associations et clubs sportifs sont assez nombreux en Guyane. Si le football est le domaine privilégié, d'autres disciplines coexistent. Les membres actifs se recrutent surtout parmi les hommes jeunes, mais en tant que spectacle, le sport touche un large public où se retrouvent des hommes de tout âge et un certain nombre de femmes. Récemment, le stade de Cayenne a été équipé pour que des matchs puissent y être disputés en nocturne : compte tenu du climat, cette innovation a été considérablement appréciée du public — il y est souvent fait allusion dans nos entretiens —. D'un certain point de vue, le phénomène sportif se pose dans les mêmes termes qu'en métropole, et peut conduire aux mêmes débats quant à son rôle idéologique. Mais la situation départementale lui apporte parallèlement une dimension plus spécifique. Le sport est vécu en Guyane à deux niveaux : comme phénomène local, et comme phénomène national. Or, au premier niveau, il est essentiellement un lieu de compétition interne. A travers deux équipes s'opposent deux établissements scolaires, deux secteurs d'activité, deux communes... ; dans le cadre des compétitions individuelles (le « tour » cycliste de la Guyane, par exemple), chacun représente son association, sa commune... Si des échanges existent avec les pays voisins (Belem, Paramaribo), la pratique locale du sport ne débouche pas sur l'expression de l'appartenance guyanaise. En revanche, en tant que phénomène national, le sport fait l'objet d'une véritable mise en scène de l'appartenance française. La radio, la télévision et la presse guyanaise se font l'écho très fidèle de l'actualité sportive métropolitaine et reproduisent le même montage autour des compétitions opposant des Français à des étrangers. Et si ce montage prend en Guyane une forme particulièrement caricaturale en regard d'une information par ailleurs si déficiente, son résultat n'est pas dérisoire : le chauvinisme des Guyanais ne cède en rien à celui des métropolitains.

Nous avons donné plus haut la fête de Cayenne et le carnaval comme faisant partie du même contexte organisé. Le fait est des plus nets pour la fête de Cayenne ⁽¹⁾ qui relève du même processus que celui que nous avons décrit à propos de la fête de Mana, mais revêt une ampleur encore plus démonstrative. Un Cayennais, fervent admirateur de cet événement local, nous raconte :

« La préparation de cette fête demande beaucoup d'effort en organisation, main-d'œuvre et argent. La municipalité vote un budget spécial (...) Il y a un comité de fête, environ 30 membres, et chacun a un travail bien déterminé : par exemple, l'un s'occupera des radio-crochets, l'autre aura les courses de canots, un autre le concours de tir au canard, etc. (...)

Les travaux commencent par la construction de la piste de danse qui à elle seule peut prendre une quinzaine de jours (...) Le plus

(1) Cette fête se déroule autour du 15 Octobre. Elle est organisée par la municipalité, laquelle relève en l'occurrence de l'opposition. Cela ne change cependant guère le sens de la manifestation, et ce fait est instructif quant à l'emprise de la logique départementale sur le fonctionnement des institutions locales. Nous analyserons plus loin l'ensemble des phénomènes où s'inscrit cette constatation.

gros morceau, le plus coûteux, c'est l'éclairage (...) Il y a aussi des équipes qui travaillent au nettoyage, au désherbage (...) Quelques jours avant l'ouverture, c'est la vente des baraques aux enchères (...) Après la vente, les possesseurs prennent en charge chacun sa baraque, et commencent les travaux d'embellissement : cela leur permettra peut-être d'avoir un prix lors du concours de baraques, et surtout il veulent attirer les clients qui aiment les belles choses (...)

Le premier jour de la fête, l'éclairage est mis dès 18 heures. Cette grande place avec ces éclairages, ça fait rêver les gens au voyage. On se sent vraiment dans un autre pays : la place des Palmistes alors ressemble beaucoup à certains quartiers de Paris le soir (...) Mais ce qu'on remarque le plus, c'est la grande table d'honneur qui recevra le maire, le préfet, et toutes les personnalités (...) L'année dernière, elle a été plus courte, mais en principe la fête dure une à deux semaines. Chaque jour, c'est un programme différent : concours d'orchestres, radio-crochets, danses folkloriques (...), sans oublier les baraques de jeux et celles où l'on peut manger les spécialités guyanaises. (...)

Le moment que tout le monde attend, c'est la grande nuit de Cayenne, avec l'élection de miss Guyane et de ses demoiselles d'honneur. Ce soir là, il y a foule : les tables et les chaises sont toutes réservées. On commence par danser. Il y a deux orchestres, les plus célèbres, qui se relaient. Après 4 ou 5 morceaux, la piste devient trop petite, malgré ses 50 mètres de long (...) Vers minuit, on arrête la danse pour appeler les candidates à l'élection. Les filles sont souvent récalcitrantes : il faut aller les chercher (...) On donne à chacune un numéro. L'orchestre entame une valse : l'une après l'autre, elles vont évoluer sur la piste. Les membres du jury observent, stylo en main. Seuls les hommes ont droit de vote (...) Après la remise des prix, tout le monde se précipite autour des trois élues : c'est l'embouteillage autour de la table d'honneur. Mais c'est avec le maire, le préfet et le premier adjoint qu'elles danseront la première valse (...)

Le dernier soir, vers 19 heures, il y a le concours d'élégance automobile : les dames les plus élégantes défilent dans les plus belles voitures du département (...) Après ce concours, c'est le feu d'artifice, et après, le dernier bal qui s'arrêtera à minuit (...)

La fête de Cayenne est une représentation à plusieurs dimensions. Elle offre tout d'abord à tous les Cayennais un spectacle qui commence avec l'aménagement et la mise en valeur de la place des Palmistes, passe par les diverses attractions, et culmine avec la « grande nuit » dont l'événement est sans doute l'élection de miss Guyane, mais dont le véritable point de mire est en fait la table d'honneur que président le maire et le préfet. Commémoration de la commune, la fête de Cayenne existe depuis longtemps, mais les « baraques », le feu d'artifice, et l'Armée y figurait en bonne place. Les nouvelles structures départementales impliquent désormais un tout autre type de représentation. Car sous le couvert de commémorer le passé, c'est évidemment toujours du présent qu'il s'agit, un présent où l'Administration joue actuellement le rôle central, où l'idéologie du progrès par l'accès à la pleine appartenance française passe au premier rang. La « grande nuit » devient donc le moment culminant de la fête, celui où tout s'ordonne. Le spectacle que constitue l'élection de miss Guyane — un spectacle dont le sexisme n'échappera à personne — prend toute sa valeur de par le caractère éclatant que lui fait revêtir l'intervention des plus hautes personnalités du département (lors de la remise des prix et de la valse d'honneur) et apparaît

finalement comme celui de la consécration des autorités en place, et à travers elles des institutions françaises. Ce spectacle a d'autre part des acteurs secondaires : ceux du parterre de tables réservées, c'est-à-dire la bourgeoisie cayennaise et les membres de la classe intermédiaire qui tendent vers cette bourgeoisie et consentent pour l'occasion l'effort financier nécessaire à leur présence parmi elle. Car si la « grande nuit » est une manifestation publique, les tables réservées, les boissons et les mets qu'on y sert, sont d'un prix trop élevé pour être accessibles au plus grand nombre, sans compter les toilettes coûteuses qu'il convient d'arborer pour faire bonne figure — là réside l'intérêt d'être présent — au sein de ce parterre. La fête de Cayenne devient dès lors le lieu où s'exprime et se confirme la hiérarchie. Le plus grand nombre est rejeté à la périphérie, en tant que spectateur d'une représentation que lui offrent des acteurs qui jouent aussi les uns pour les autres. Une jeune femme de la bourgeoisie qui ne manque pas, chaque année, d'être l'un de ces acteurs, nous dit :

« L'année dernière, la fête a été plus courte que d'habitude, et c'est dommage, mais je dois dire que pour nous, la grande nuit a été plus réussie que jamais. La table que mon mari avait réservée était tellement près de la table d'honneur, que tous les autres ont pu croire que nous en faisons partie. Nous étions vraiment très contents. Nous avons bu du champagne toute la nuit. Moi, je n'ai pas raté une seule danse. Je dois aussi avouer que j'étais plutôt satisfaite de ma robe : une robe de cocktail que j'avais fait faire par une très bonne couturière. Je crois que c'était l'une des plus élégantes. (...) »

Ce discours montre assez bien les deux facteurs du jeu en question : les dépenses ostentatoires et le rapport à la table d'honneur, le fait d'être admis à cette dernière représentant la suprême consécration de la position sociale acquise dans le système départemental. Quant aux autres, ceux qui sont relégués au rang de simples spectateurs, ils viennent contempler la manifestation du « progrès ».

« Cayenne devient ce soir là une véritable capitale », dit un homme qui, par cette formule, résume bien le sentiment de fierté général.

Le carnaval est une manifestation infiniment plus complexe dont nous n'examinerons ici que les aspects généraux, ceux intéressant l'ensemble de la population. Comme tout carnaval, celui de Cayenne commence à l'Épiphanie et s'achève au mercredi des Cendres, soit une durée moyenne de 7 à 8 semaines. Dans sa première phase, alors qu'il est réduit aux seuls week-ends, son envergure est très modeste : quelques groupes se déguisent pour aller danser le samedi soir, ou pour défiler dans les rues le dimanche en fin d'après-midi. Il n'acquiert un peu d'intensité que durant quelques jours : du dernier samedi au mercredi des Cendres. Autrefois, le mardi gras en était le moment culminant, avec son défilé coloré. Aujourd'hui, le défilé le plus important a lieu le mercredi des Cendres, jour des « diablasses » : les différentes bandes de « touloulous » — ainsi sont appelées en créole les personnes déguisées — vêtus exclusivement de noir et blanc en signe de deuil, arrivent des quatre coins de la ville et se rejoignent en un vaste cortège, derrière le camion qui porte l'orchestre, pour aller brûler « Vaval » (carnaval) symbolisé par un mannequin grotesque, suivant un rite parodiant une cérémonie d'enterrement ⁽¹⁾.

(1) Cette pratique tend actuellement à disparaître. Nous reviendrons plus loin sur l'évolution récente du carnaval (depuis 1972).

Le carnaval de Cayenne se joue à deux niveaux très distincts : celui des manifestations diurnes, et celui des manifestations nocturnes. Nous nous attacherons essentiellement au premier niveau ⁽¹⁾. Il faut alors réintroduire la notion de représentation, avec ses acteurs et ses spectateurs. Pour beaucoup de Cayennais en effet, il s'agit avant tout d'un spectacle : on va voir les « touloulous » à chaque fois qu'ils défilent dans les rues de la ville. On y va en famille, on emmène les enfants. Sans doute y a-t-il des gens pour condamner le carnaval, généralement pour raisons religieuses, mais ils sont rares en regard de ceux qui l'apprécient et qui, même quand par ailleurs ils ne sortent guère, s'arrangent pour y assister. Qu'y trouvent-ils ? Pour certains, le simple plaisir de « voir de beaux costumes » ; pour d'autres, c'est aussi un spectacle « joyeux » grâce aux « touloulous qui font rire ». Quelques uns y voient l'expression d'une « vieille tradition qui remonte à l'antiquité » ; pour d'autres, c'est d'abord et surtout une manifestation « vraiment guyanaise ». Le carnaval ne laisse personne indifférent : c'est un phénomène autour duquel on se retrouve, autour duquel s'animent parallèlement les controverses. Un homme explique :

« Pour moi, le carnaval, c'est des touloulous qui se déguisent très simplement et qui s'amuse en divertissant les autres. Au Brésil, dans les Caraïbes, la tradition est de respecter des thèmes durant le carnaval. Chez nous, au contraire, c'est l'esprit de spontanéité qui prédomine (...)

Qu'un groupe prenne la responsabilité de représenter chaque dimanche un thème, c'est très bien. Mais que certains essayent d'imposer une tenue à tous, non : ça va à l'encontre de la spontanéité du touloulou guyanais. Beaucoup ont déjà essayé d'orienter le carnaval : jusqu'à ce jour, ils ont échoué (...)

Il ne faut pas que le carnaval soit régenté par quelques uns à l'esprit conservateur, qui croient pouvoir se vanter d'en connaître les origines. Il ne faut pas qu'il soit pris dans la politique. Il faut qu'il garde son ouverture (...) »

En revendiquant l'esprit de spontanéité comme spécifique du « touloulou » guyanais, en opposant cette spontanéité à une organisation tentée au nom d'une reconstruction historique de la tradition, en dénonçant la nature politique de ce genre de tentative, c'est toute la question du carnaval de Cayenne que pose en fait directement ou indirectement ce discours. Mais pour en comprendre le véritable enjeu, quelques précisions préalables sont nécessaires.

Si l'on en croit le témoignage de certaines personnes âgées, le carnaval de Cayenne aurait eu autrefois ses thèmes privilégiés, tel celui du diable rouge qui prédomine encore le mardi gras, ou celui de la mort qu'aurait supplantée la diablesse antillaise. Ces thèmes étaient prescrits certains jours, nous dit-on, en alternance avec des journées où les costumes étaient libres. Actuellement, en dehors des « diabesses » où le noir et blanc est de rigueur, aucun thème d'ensemble n'est imposé. Le carnaval est laissé à l'initiative des participants, lesquels relèvent d'un certain nombre de groupes. Ces groupes sont d'une extrême

(1) Le carnaval nocturne, celui des dancings, n'a pas la même résonance, mais certaines de ses particularités méritent d'être signalées. Les « touloulous » du samedi soir sont exclusivement des femmes, soigneusement masquées, qui prennent durant le bal toutes les initiatives habituellement dévolues aux hommes. Ces femmes trouvent là l'occasion de se libérer momentanément, par une inversion classique des rôles, de la pesanteur de la morale bourgeoise à laquelle elles sont généralement soumises en temps ordinaire, de par leur appartenance sociale (bourgeoise, classe intermédiaire).

variété. Il en est dont l'existence est exclusivement liée au carnaval : ils ne fonctionnent que durant cette période et se reconstituent chaque année. D'autres émanent d'associations stables, aux activités multiples, généralement à prédominance sportive. Ils peuvent être mixtes, ou au contraire ne comporter que des femmes ou que des hommes. On trouve des « bandes » de 8 à 10 personnes, d'autres qui en rassemblent plusieurs dizaines. Chacune de ces « bandes » a son meneur : un particulier chez qui on se réunit pour mettre au point la manière dont on défilera, chez qui on va s'habiller au jour dit. Le meneur qui peut aussi être le président de l'association dont émane la « bande » a pour mission de coordonner la sortie, et à ce titre peut imposer un costume. Il y a en effet deux types de « bandes » : celles où chacun choisit librement son costume, et celles où les membres doivent suivre un thème. A la fin des années 60, la tendance était au développement des « bandes de touloulous libres », au détriment des autres. Plus récemment, sous l'influence croissante des écoles de Samba brésiliennes ⁽¹⁾, les « bandes » à thème retrouvent de l'importance. Signalons encore les très petites « bandes », parfois désignées comme « bandes de touloulous sales », où quelques amis se regroupent pour jouer les francs-tireurs du carnaval : ils défilent à part, sans s'occuper des autres, dans des accoutrements dont le but est de faire rire, et en faisant mille pitreries pour amuser le public.

La recrudescence des « bandes » à thème n'empêche pas le carnaval de Cayenne d'être avant tout caractérisé par une très grande variété de déguisements. Parmi ces derniers, on trouvera les classiques Pierrots, Colombines, et autres personnages empruntés à l'arsenal des carnivals européens — personnages qui, si l'on en croit toujours les témoins de l'époque, étaient assez bien représentés lors des journées libres d'autrefois —, mais aussi et surtout des éléments propres à la réalité créole passée et présente. A côté des papillons (le papillon est l'emblème de la Guyane), des « tigres » et des « chats-tigres » (respectivement jaguars et ocelots en créole), peuvent venir figurer des esclaves. Au carnaval de 1972 par exemple, un groupe assez nombreux avait monté une petite saynète sur le thème de l'esclavage : vêtus de grosse toile bleue, les femmes munies d'une houe et faisant mine de sarcler, les hommes munis d'un sabre de bois et faisant mine de couper les cannes, tous avançaient, poussés par les « piqueurs » qui brandissaient un grand fouet comme pour les faire travailler. Ailleurs, c'était un petit groupe de « nègres marrons », quelques hommes vêtus d'un simple slip et le reste du corps peint avec un mélange huileux, qui marchaient, isolés des autres groupes, comme des esclaves en fuite poursuivis par quelque troupe armée. N'exagérons cependant pas l'apparence subversive de telles mises en scène. En même temps qu'elles rappellent un passé douloureux, elles l'affadissent : en devenant thème de carnaval, l'esclavage est pris dans un folklore qui lui fait perdre son sens historique. Le « touloulou » ne se veut pas porteur d'un message, tout au moins pas à travers son déguisement : untel, esclave aujourd'hui, pourra très bien être en « coca-cola » demain. Venons-en à ce dernier type de déguisement : la prolifération des thèmes liés à la société de consommation et à la « culture » qu'elle véhicule, est l'un des phénomènes actuels les plus significatifs

(1) Les émigrés brésiliens en ont formé une à Cayenne, mais le modèle est aussi très largement véhiculé par les documentaires filmés sur le carnaval de Rio. Précisons que nous n'avons ici décrit que les « bandes » guyanaises. Les autres, brésiliennes, haïtiennes, voire métropolitaines, restent très mineures.

du carnaval de Cayenne. Nul défilé désormais sans ses cow-boys et ses Indiens de western, sans ses héros de feuilletons télévisés (Zorro, par exemple), sans ses cambrioleurs de films policiers (un bas sert de cagoule), sans ses « costumes-réclames »...

Nous décrivons pour l'instant le carnaval tel qu'il se manifeste vers 1970-72, alors qu'il est encore dans la ligne des orientations prises au cours des années 60. On peut dire qu'à cette époque, par-delà la diversité des costumes, une certaine unité se retrouve à travers la volonté, qu'affirme une majorité de « touloulous », de divertir les spectateurs. Nous avons signalé les « touloulous sales ». Ils ne sont pas les seuls. Le carnaval offre deux moyens de faire rire : par le costume et par le comportement, l'un et l'autre devant pour autant suivre le principe classique de l'inversion. A cet égard, le carnaval de Cayenne ne fait pas exception au fondement de tout carnaval que constitue le principe de l'inversion. Cela commence bien sûr par l'inversion des règles du sacré, avec les diables rouges et les diabesses, l'enterrement de Vaval, les obscénités qui accompagnent tous ces rites parodiques. Mais c'est là une inversion importée, qui n'a pas la résonance la plus forte. Plus intéressante est l'inversion des règles sociales, celle qui malmène les valeurs de la culture bourgeoise, la hiérarchie socio-économique, l'ordre politique. Dans les « bandes de touloulous libres », on trouve toujours des hommes déguisés en femmes. Or, à travers la femme, c'est souvent la maternité qui est visée : untel va se déguiser en « mère de famille », vêtu de guenilles et maquillé outrancièrement, et serrant deux affreuses poupées dans ses bras ; un autre sera en « femme enceinte », avec un ventre particulièrement proéminent, etc... Les notables ne sont pas épargnés. Si les costumes traditionnels singeant la bourgeoisie d'autrefois, avec ses gibus et ses habits à queue, se raréfient, des versions plus modernes les remplacent : costume sombre, chemise blanche, cravate et... énormes fausses dents, ou immenses pieds en caoutchouc, à moins que la veste stricte ne soit accompagnée d'un short ridicule en guise de pantalon, etc... Certains choisissent des déguisements sans signification précise, pour le seul anonymat qu'ils confèrent : sous le couvert du masque, tandis qu'ils défilent dans les rues, ils peuvent aller « faire des farces aux connaissances », c'est-à-dire aux amis, aux voisins, mais aussi aux supérieurs hiérarchiques s'ils ont la chance de les croiser sur leur chemin. Il faut enfin parler des chansons qui réhaussent le carnaval. Il en est qui sont prises dans le répertoire des vieilles chansons créoles dont on a bien souvent oublié, avec les événements qui les ont suscitées, la signification profonde, mais il en est aussi qui sont improvisées, et celles-là jouent un rôle important. Car le carnaval est la grande occasion pour les chansonniers guyanais d'exercer leur art de la satire politique devant un large public : les autorités en place, les personnalités locales peuvent être nommément vilipendées sans aucun ménagement. La portée et les limites d'une telle contestation doivent être soulignées. En devenant thème de carnaval, une chanson satirique acquiert une audience qui se perpétue au-delà du moment qui l'a fait naître : défoulement dans l'instant, ce type d'inversion qui porte non sur un objet symbolique mais sur l'actualité immédiate et concrète, est peut-être plus que tout autre apte à frapper les consciences guyanaises et à y laisser des traces. Néanmoins, ce qui lui donne sa portée fixe parallèlement ses limites : en ridiculisant une personne, même à travers les actes de sa vie publique, on ne ridiculise pas nécessairement la fonction qu'elle occupe, ni le système dont elle tient son pouvoir. Si elle peut faire perdre aux personnes visées, mais à

elles seules, une partie de leur pouvoir idéologique, la chanson satirique tend finalement plus souvent à occulter les vrais problèmes qu'à les mettre en relief.

A la lumière de ce qui vient d'être dit, on comprendra mieux l'enjeu de la « bataille » signalée plus haut, telle qu'elle semble s'engager en 1971-72. C'est évidemment le phénomène d'inversion qui est fondamentalement en cause. Si l'inversion est de tout carnaval puisqu'elle en est le principe même, elle est en général neutralisée à travers le processus de la ritualisation. Laisée à la spontanéité des participants, peut-elle encore être efficacement, comme la fausse libération maîtrisée par le rite qui en fixe la forme et la durée, la soupape de sécurité qui permet au système de fonctionner ? La spontanéité dans l'inversion est incontestablement porteuse d'un risque, et ce, à double titre : d'une part parce que la manifestation à laquelle elle peut donner lieu n'est plus aussi aisément contrôlable que lorsqu'elle est canalisée dans une forme rituelle, d'autre part parce que cette manifestation est, par nature tout au moins, plus ouverte sur le plan de la participation. Par nature, disons-nous : il faut ici poser le problème de la séparation qui s'opère entre acteurs et spectateurs, et faire apparaître ses contradictions. Beaucoup de ses acteurs fidèles, singulièrement parmi les gens assez jeunes, n'apprécient le carnaval de Cayenne qu'en tant qu'occasion de s'exprimer librement à travers et sous un déguisement fait à moindre frais, dont l'imagination doit être la qualité première : toute autre formule les ferait s'en détourner, certains le disent très explicitement. A l'inverse, il est des gens pour expliquer qu'ils aimeraient bien « faire le carnaval », mais ne le peuvent faute d'argent et de temps pour confectionner les costumes. Derrière ce raisonnement, réside une conception du carnaval qui tend vers le pôle traditionnel, celui qui implique que l'on porte des « costumes convenables » et que l'on en change à chaque sortie. Or, cette conception que d'autres définissent encore plus clairement en dénonçant la tendance à la spontanéité comme étant celle des « exagérations », cette conception est issue des mêmes milieux sociaux, c'est-à-dire y compris les milieux populaires, que celle qui revendique la liberté d'expression du « touloulou ». Par ailleurs, et c'est là la seconde contradiction, l'ouverture que veulent favoriser les tenants de la spontanéité ne provoque pas l'augmentation du nombre des participants. C'est même le contraire qui semble se produire, non pas parce que la critique l'emporte sur l'adhésion, mais parce que pour bon nombre de gens désormais, le carnaval n'est plus apprécié que comme un spectacle auquel on assiste en famille, et à cet égard, c'est du côté du repli de la famille sur elle-même qu'il faut chercher l'explication. Dès lors, le risque qui naît de la spontanéité dans l'inversion est finalement assez limité : l'emprise idéologique du système sur les Guyanais est pour l'instant parfaitement capable de le juguler. Néanmoins, ce risque existe, et ceux qui, vers 1971-72, prônent la réorganisation du carnaval au nom de la tradition (laquelle ?), voudraient lui faire reprendre le rituel d'autrefois et partant non seulement le mieux maîtriser mais aussi lui faire perdre son impact sur la réalité présente, ceux-là en sont vraisemblablement très conscients.

Mais il faut parler de l'évolution plus récente. En vérité, au moment même où elle s'engage, cette controverse est déjà presque anachronique : un événement est en train de changer les données du carnaval de Cayenne et cet événement est une intervention en apparence neutre, celle de la télévision. On a ici une illustration caricaturale de la manière dont la présence d'une caméra de télévision peut transformer l'objet qu'elle a en principe pour but de simplement

enregistrer. Mais ce problème n'est pas notre propos. Contentons-nous d'en souligner les résultats. Depuis que chaque défilé est filmé pour être présenté le lendemain sur le petit écran, la spontanéité régresse au profit du pôle spectacle. Au lieu de déboucher des quatre coins de la ville, les groupes n'empruntent plus que le parcours jalonné par les caméras. Pour les groupes à thème, le défilé devient essentiellement parade ; pour les « touloulous libres », « s'amuser en divertissant les autres », pour reprendre l'expression de ce partisan de la spontanéité cité plus haut, importe moins que de passer dans le champ de la caméra. Alors que l'anonymat était auparavant un élément important pour les acteurs du carnaval, les masques sont de plus en plus délaissés : on veut être vu et reconnu, non par les spectateurs directs du carnaval, mais par ceux du petit écran. Seul, le « vidé », ou défilé final où tous se regroupent, semble conserver plus de spontanéité, dans la mesure où s'y adjoignent (jusqu'à en former l'essentiel) d'autres participants, en particulier des jeunes qui affirment avant tout leur désir de se « défouler ». Mais le « vidé » n'est qu'un moment de la manifestation.

Avant de clore ce chapitre, un dernier élément des loisirs cayennais doit encore être évoqué : la danse. Il y aurait beaucoup à dire sur ce phénomène, son rapport antérieur au sacré, son évolution vers le profane... Mais nous devons plus modestement nous contenter d'en signaler brièvement le rôle actuel. Il existe à Cayenne un nombre assez importants de dancings : de très vastes, et d'autres qui le sont moins. Certains n'ouvrent que durant le carnaval, mais la pleine « saison des bals » commence dès octobre. Si nous parlons des dancings, c'est parce qu'ils sont désormais les lieux principaux où s'exerce la danse, dans sa pratique courante et ouverte à tous. Dans ces bals, la biguine créole est assez bien représentée, mais on y trouve aussi la valse autrefois importée d'Europe, et surtout les danses modernes, à la mode dans les pays industrialisés, qui y prennent une place grandissante. Quant à la tradition proprement dite, celle des danses nées avec le monde créole et incluant des résonances africaines, elle ne s'exprime pour ainsi dire plus à Cayenne qu'à travers le savoir des troupes folkloriques, savoir reconstruit autour des gestes et des rythmes et aboutissant à un spectacle qui par définition trahit les significations premières. Derrière ce que les Guyanais désignent eux-mêmes comme « folklore », réside sans doute l'idée confuse d'une histoire spécifique. Mais cette histoire a cessé d'être un souvenir vivant dans la mémoire des gens. Dès lors, le folklore peut passer sous le bulldozer de l'idéologie du progrès, pour devenir un produit dont le développement n'est pas sans relation avec les tentatives de développement de l'industrie touristique. Est-ce à dire que c'est au niveau du bal, dans la biguine, que se réfugie le spécifique ? D'un certain point de vue, oui, dans la mesure où c'est une pratique qui reste populaire et vivante. Il ne faut toutefois pas s'y tromper : sous ses caractéristiques bien créoles, la biguine tend à n'être plus que le paravent « typique » d'une manifestation par ailleurs profondément acculturée.

Rares sont les Guyanais qui disent ne pas aimer la danse. Pourtant ceux pour qui la danse représente une pratique régulière, sont une minorité. Certains expliquent avec regret qu'ils ne peuvent aller danser « à cause des enfants », mais que « plus tard... ». Or, les gens pour lesquels ce « plus tard » est arrivé disent avec regret qu'« il faut laisser la place aux jeunes ». En réalité, il semble qu'il y ait une relative désaffection vis-à-vis de la danse, sinon au niveau du principe, du moins dans les faits. Nos entretiens font apparaître que les discours les plus chaleureux sur la danse sont essentiellement tenus par des gens appar-

tenant à la génération qui déclare devoir « laisser la place aux jeunes ». Ce n'est pas un hasard. Les bals d'aujourd'hui ont pour la plupart perdu ce caractère de manifestation populaire spontanée qui prévalait au temps de l'or, quand les mineurs débarquaient à Cayenne pour faire la fête et régaler la compagnie. Seuls, les bals de carnaval — il n'est pas nécessaire d'être déguisé pour y aller — et singulièrement ceux qui ont lieu durant les quelques jours où la fête bat son plein, ont un peu conservé ce caractère. Dans les dancings où se tiennent les bals ordinaires du samedi soir, l'atmosphère est indéniablement plus guindée. Tous par ailleurs représentent des sorties qui coûtent cher : les femmes y viennent avec leur plus belle robe, les hommes leur plus belle chemise, et il faut payer l'entrée et les consommations. Le bal s'est en quelque sorte embourgeoisé. Mais le plus intéressant à noter, est que nul ne dénonce ce phénomène. Reflète-t-il une évolution à laquelle on adhère ? Sans doute, même parmi les gens les plus pauvres, qui disent ne pas pouvoir aller danser faute d'argent, mais en assimilant toujours le bal aux autres distractions payantes (au cinéma en particulier), et qui, repliés sur la maison, polarisent leurs aspirations sur l'idée de parvenir un jour à posséder la télévision. Pourtant, parmi ceux qui désignent la danse comme l'un de leurs loisirs favoris, il en est beaucoup pour ne fréquenter que les bals de carnaval. Chez ces derniers, et peut-être plus généralement chez tous ceux qui s'en détournent sans trop savoir pourquoi, la danse ne serait-elle pas un lieu de résistance inconsciente à l'idéologie du progrès ? Si une telle résistance n'a aucune chance d'endiguer le courant actuel, elle n'en indique pas moins la présence d'une faille dans le processus idéologique auquel les Guyanais sont soumis depuis une trentaine d'années.